

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

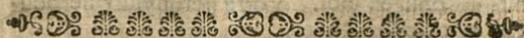
Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XIX. Le Seigneur Jeronymo de Porretta à Sir Charles Grandison.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2099



L E T T R E X I X.

Le Seigneur JERONYMO DE PORRETTA
à *Sir* CHARLES GRANDISON.

Bologne, 5. *Octobre* N. S.
Nous avons enfin quelque esperance, mon
 cher Grandison, que notre chère Clémentine
 se rendra à nos souhaits.

Le Général & sa femme sont venus de Naples, à dessein de faire un effort décisif, comme il l'appelle, & il a fait vœu de ne pas s'en retourner jusqu'à ce qu'il l'ait laissée dans la disposition de nous obliger. L'Evêque en même tems a engagé le Patriarche à raisonner avec elle, & il lui a dit qu'elle ne devoit pas penser à prendre le voile à moins que son Père & sa Mère n'y consentissent.

Nous avons engagé M^e. Beaumont à nous accorder sa compagnie: elle s'est déclarée pour nous; & jeudi dernier Clémentine a été encore plus vivement affligée. Son Père, sa Mère, le Général, & sa femme, & l'Evêque vinrent tous dans ma chambre & la firent demander. Elle vint. Alors nous la suppliâmes tous de nous obliger. Le Général fut d'abord tendrement pressant; l'Evêque la conjuroit; la jeune Marquise la pressoit; ma Mère tenoit sa main dans les siennes, & en pleurant & gardant le silence, elle ne pouvoit que soupirer. Enfin mon Père tomba sur un genou ... Ma fille, mon enfant,
dit-

dit-il, obligez moi. Votre Jeronymo ne pouvoit retenir ses larmes.

Elle tomba sur ses genoux... O mon Père, dit-elle, levez-vous, ou je mourrai à vos pieds!... Levez-vous, mon Père!

Non, ma chère, jusqu'à ce que vous consentiez à m'obliger.

Accordez moi seulement un peu de tems, mon Père! mon très-cher, mon très-indulgent Père!

Le Général crut voir en elle une flexibilité qu'il ne lui avoit point trouvée auparavant sur ce sujet, & il la pressa de se déterminer sur le champ. Un Père se fera-t-il mis à genoux en vain? dit-il. Une Mère sollicitera-t-elle en vain par son silence, & par ses larmes? ... A présent, ma sœur, cédez, ... ou bien ... Il s'arrêta, prenant un air sévère.

Aïez patience, dit-elle, seulement jusqu'à ce que les premières Lettres du Chevalier viennent. Vous les attendez bientôt. Laissez moi recevoir sa première Lettre. Mettant alors la main sur son front; ... Levez-vous, mon Père, dit-elle, ou je mourrai à vos pieds!

Je trouvois que le Général la pressoit trop. Je demandai qu'on attendît les Lettres.

A la bonne heure, dit mon Père, en se levant, & en la relevant: mais quel qu'en puisse être le contenu, souvenez-vous, ma chère enfant, que je suis votre Père, votre tendre Père; & obligez moi.

Cette bonté paternelle ne vous gagnera-t-elle pas, ma chère Clémentine? dit le Général. Votre Père, votre Mère, vos frères sont tous prêts

à vous conjurer à genoux; devons-nous tous être comptés pour rien? Un Etranger, un Anglois, un Héretique, tout grand & généreux qu'il est, un homme encore que vous avez si glorieusement refusé, sera-t-il préféré à nous tous? Qui peut soutenir l'idée d'une telle préférence!

Et souvenez-vous, ma sœur, dit l'Evêque, que vous connoissez déjà son sentiment. Vous avez déjà son avis dans les Lettres qu'il vous écrivit avant que de quitter l'Italie. Pensez-vous que le Chevalier Grandison puisse abandonner un avis donné si solennellement, les circonstances restant les mêmes?

Je n'ai pas été bien, répondit-elle. J'ai tort de m'opposer à mon Père, à ma Mère: je ne puis contester contre mes frères. Je n'ai pas été bien. Epargnez moi, épargnez moi, mes frères. Mon Père me donne du tems: ne me le refusez pas.

Ma Mère craignant quelque nouveau desordre, lui dit; Sortez, ma chère, si vous l'aimez mieux, & tranquillisez-vous: l'intention n'est pas de vous contraindre, mais de vous persuader.

O Madame, dit-elle, la persuasion employée avec tant de force par mes Père, & Mère, est plus que la contrainte ... Je profite de la liberté que vous me donnez.

Elle courut auprès de M^e. Beaumont; & jetant ses bras autour d'elle ... O Madame j'ai été accablée! accablée par la persuasion! par un Père à genoux! une Mère en pleurs! des frères supplians! ... Et n'est-ce là que de la persuasion! ... Cruelle persuasion!

M^e.

Madame Beaumont commença alors à raisonner avec elle. Elle lui représenta l'inflexibilité du Général, l'indulgence de son Père & de sa Mère, les souhaits de ses deux autres frères: elle alléguâ l'opinion que vous avez donnée, comme un homme impartial, & non point purement comme Protestant. Elle lui parla d'une jeune Dame admirable de votre pays, qui avoit tout ce qu'il falloit pour vous rendre heureux; de qui elle avoit ouï parler avec beaucoup de distinction par plusieurs de vos compatriotes. Comme l'intime amitié qu'il y a entre vous & M^r. Beaumont, est si bien connuë, cette dernière raison attira son attention. Elle ne voudroit pas, dit-elle, pour le monde entier être un obstacle au bonheur du Chevalier Grandison: elle souhaitoit que vous fussiez heureux, quoi qu'il en puisse arriver par raport à elle. Le Père Marescotti insista beaucoup sur ce point, & lui conseilla de prendre quelque résolution avant l'arrivée de vos Lettres, puisqu'il n'étoit pas douteux qu'elles ne confirmassent votre première opinion. Il pressâ avec une nouvelle force les raisonnemens du Patriarche. On nomma un jour où elle paroïtroit encore devant ses parens assemblés. M^r. Beaumont aplaudit à la grandeur d'ame qu'elle avoit déjà montré en remplissant son devoir envers le ciel; & l'invita à se distinguer également par son devoir envers ses Père & Mère.

Clémentine demanda du tems pour examiner toutes ces raisons, & après avoir passé quelques heures dans son cabinet, elle donna à M^r. Beaumont un écrit, qui, dit-elle, à ce qu'elle es-
peroit,

roit, quand on l'auroit lu en pleine assemblée, la dispenserait de paroître dans la conférence proposée. Le voici:

„ Je suis poussée à bout, ma chère M^o. Beaumont, par vos importunités obligeantes dans l'intention, par les importunités, les prières & les sollicitations de mes frères.

„ O ma Mère, que vous méritez une obéissance même aveugle, de la part d'une fille qui a obscurci vos beaux jours! Jamais vous n'aviez connu le chagrin, jusqu'à ce que votre malheureuse Clémentine vous en ait donné! Le sacrifice de ma vie seroit une foible expiation pour ce que je vous ai fait souffrir.

„ Mais qui peut résister à un Père à genoux? En vérité, mon Père, toujours bon, toujours indulgent, je redoute votre vuë! O que jamais je ne vous voie comme Jeudi dernier!

„ Je me suis refusé à moi-même celui que j'estimois; & par de tels motifs, que je ne dois pas m'en repentir, que je ne m'en repens point. Je ne puis jamais être à lui.

„ Le Père Marescotti, quoiqu'il l'aime à présent, fait entendre que le desordre de mon esprit pourroit bien avoir été un jugement du ciel pour avoir laissé engager mon cœur par un hérétique.

„ Il m'est absolument interdit de penser à la seule expiation que, selon moi, j'aurois pu faire de ma faute.

„ Vous me dites, M^o. Beaumont, & tous mes parens se joignent à vous, que l'honneur, la générosité, & l'estime que j'avouë pour le Chevalier Grandison, comme mon ami, mon

„ qua-

„ quatrième frère , m'obligent à contribuër au
 „ bonheur d'un homme, de qui j'ai moi-même fru-
 „ stré les esperances ; & vous croyez qu'il y a une
 „ Dame de son país qui est capable de le ren-
 „ dre heureux... Mais vous dites , que je dois
 „ lui donner l'exemple?... Cela est impossi-
 „ ble ; l'honneur & la délicatesse d'une femme
 „ ne me permettront pas de le faire!...

„ Mais ainsi pressée, redoutant ainsi de voir
 „ encore un Père à genoux, une Mère en pleurs ;
 „ & aiant sujet de croire que je ne vivrai pas
 „ longtems ; qu'une rechûte dans ma précédente
 „ maladie, dont le Père Marefcotti me mé-
 „ nace , pourroit être la punition de ma des-
 „ obéissance (cruël Père Marefcotti, m'effrayer
 „ ainsi par la crainte d'une affliction que je re-
 „ doute si fort!), considerant que ce sera une
 „ consolation pour moi dans ma dernière heu-
 „ re, de réfléchir que j'ai obéi à mes parens,
 „ dans un article qu'ils ont si fort à cœur ; &
 „ assurée d'ailleurs , qu'ils regarderont ma ré-
 „ signation, comme une compensation pour tou-
 „ te la peine que je leur ai donnée, pendant
 „ si longtems... Bon Dieu ! mets moi en état
 „ de me résigner à leur volonté ! Mais si je ne
 „ le puis, serai-je encore sollicitée, persua-
 „ dée?... J'espère que non... Je ferai mes
 „ efforts pour gagner sur moi d'obéir... Mais
 „ quelle que puisse être l'issuë de mes combats,
 „ il faut que Grandison me donne l'exemple...

O mon cher Grandison, comme nous nous fé-
 licitames nous-mêmes quand nous lumes cet
 écrit, quelque foibles que soient les esperances
 qu'il nous donne!

Tou-

Toute notre attention , à présent , est de la traiter avec des tendres égards , afin qu'elle ne puisse pas penser à reculer. Nous ne lui demanderons pas de voir celui qu'elle fait que nous favorisons , jusqu'à ce que nous puissions l'affirmer que vous lui donnerez l'exemple. Et s'il y a une Dame avec laquelle vous croyez pouvoir être heureux , cette raison pressée par vous , mon cher Grandison , ne peut-elle pas être un motif pour elle ?

Le Comte de Belvédère nous a fait des offres trop grandes pour être acceptées , si cette alliance avoit lieu. Nous avons appris , mais non pas par lui , le danger auquel son desespoir l'auroit exposé dans plus d'une visite qu'il vous a faite à Bologne , si vous ne l'aviez pas supporté dans sa témérité. Vous le connoissez pour un homme de probité & pieux. Il est zélé Catholique ; & vous devez convenir que le zèle pour la Religion fortifie & affermit toutes les loix de la société. Il est éclairé ; & n'étant point dissipé , il admire dans une femme , au contraire de la plupart des Italiens , les qualités qui la rendent une compagne agréable pour un époux. Vous savez combien la Marquise excelle par dessus presque toutes les femmes de qualité en Italie , par son goût pour la belle littérature : vous savez qu'elle a cultivé le même goût dans sa fille ; & le Comte la regarde comme la seule femme de l'Italie qui puisse le rendre heureux.

Puisque vous ne pouvez à présent être mon beau-frère , mon cher Grandison , le Comte de Belvédère est le seul homme au monde que je souhaite qui le soit. Il est Italien : ma sœur ,
qui

qui nous est si chère, & lui, feront toujours avec nous, ou nous avec eux. Il est instruit du triste état où elle a été; & il étoit si éloigné d'en faire une objection, que quand sa maladie étoit à son plus haut point, les Médecins lui faisant espérer que sa guérison seroit vraisemblablement la suite de leur union, il se seroit cru le plus heureux des hommes s'il eût pu obtenir sa main. Il connoit son amour pour vous. Il l'adore pour le motif de son refus. Il vous aime, & il compte sur votre honneur inviolable, & sur le sien. De qui, par toutes ces considérations, l'alliance peut-elle être plus désirable pour nous, que celle du Comte de Belvedere?

Surement, mon cher ami, il doit être en votre pouvoir de donner l'exemple, de vous qui avez pu subjuguier toute une famille de zélés Catholiques, en persévérant dans votre Religion, & qui avez pu engager le cœur d'une des filles du monde les plus délicates. Quelle femme qui a un cœur à accorder, quelle famille qui a une fille ou une sœur à donner, pourroit tenir contre vous, la Religion & la patrie étant les mêmes?

Donnez nous donc lieu d'espérer, mon cher Grandison, que vous ferez un effort. Assurez nous que, si vous pouvez réussir, vous ne vous ferez pas un scrupule de donner l'exemple. Sur cette assurance, nous demanderons à Clémentine les effets de l'espérance qu'elle nous a donnée. Et si nous pouvons la gagner, nous irons vous remercier en Angleterre des faveurs sans nombre dont vous nous avez comblés.

Voilà ce que vous demande instamment votre

Jero-

SIR CHARLES GRANDISON. 121

Jeronymo, votre frère, votre ami, & par sa propre inclination, & pour céder aux pressantes sollicitations de toute une famille, qui, j'espère, vous est encore, & vous sera toujours chère. M^{re}. Beaumont se joint à nous; elle me charge de vous dire qu'elle décide hardiment que vous & Clémentine serez tous deux plus heureux, elle avec le Comte de Belvédère, (vos patries étant si éloignées, & vos Religions si différentes) vous avec une Angloise, que vous n'auriez pu l'être l'un avec l'autre. M^{re}. Beaumont m'a avoué en particulier, que souvent dans vos conversations avec elle, lors même que vous esperiez de posséder Clémentine, vous avez déploré pour l'amour d'elle, aussi bien que de vous, la malheureuse situation où vous étiez tous deux par raport à la Religion; & que vous lui avez déclaré plus d'une fois, comme vous nous l'aviez dit aussi, qu'au commencement d'une poursuite, vous n'auriez pas fait ce compromis avec une Princesse. Ne pouvons-nous pas tout attendre de votre magnanimité, mon Grandison? Nous esperons que vous pouvez, & nous ne doutons pas que vous ne veuillez contribuer à notre bonheur. Mais quoi qu'il puisse arriver, continuez, je vous en conjure, mon cher ami, à aimer

Votre
JERONYMO.

